DES FÊTES DES ANCIENS,

ET EN PARTICULIER

DES FÊTES DES HÉBREUX.





Cet Opuscule a été imprimé à un petit nombre d'exemplaires.



LYON.

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE ET LITHOGRAPHIQUE

DE LOUIS PERRIN,

Rue d'Amboise, 6, quartier des Célestins.

DES

FÊTES DES ANCIENS,

ET EN PARTICULIER

DES

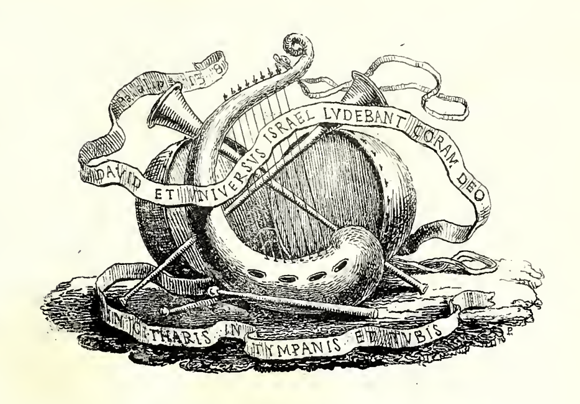
FÊTES DES HÉBREUX.

Lecture faite dans une des séances particulières de l'Académie royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon,

PAR

Mr J. B. M. Nolhac,

MEMBRE ASSOCIÉ DE L'ACADÉMIE.



LYON. — M DCCC XXXVIII.

DES

FÊTES DES ANCIENS,

ET EN PARTICULIER

DES FÊTES DES HÉBREUX.

MESSIEURS,

Lorsque je pensais à recueillir quelques idées dont je désirais former le tribut que j'avais dessein de vous offrir, il m'a semblé entendre une voix murmurer autour de moi des paroles connues, et me dire : « Chantez donc un de ces cantiques « dont, aux jours solennels, retentissait la mon- « tagne de Sion. »

Si j'avais une lyre, peut-être ne l'aurais-je pas suspendue aux arbres qui croissent sur les bords de nos fleuves : car, bien qu'aucune des contrées qui s'étendent sous le ciel ne soit notre véritable patrie, du moins ici l'exil a des douceurs, les regards se portent sur des visages amis, on entend

des paroles bienveillantes ; et la justice elle-même, comme si elle craignait d'être trop sévère en appréciant les mérites à leur véritable valeur, se cache quelquefois par égard, et met à sa place l'indulgence qui les suppose.

Cependant, Messieurs, comme les Hébreux, je suis forcé de dire : « Pourrais-je chanter les can-« tiques de Sion dans une terre étrangère ? » Et si vous voulez bien me donner un peu d'attention, vous jugerez que, dans l'état actuel de nos sociétés, bien loin de rivaliser en magnificence avec nos ancêtres, nous ne pourrions faire que de vains essais pour retracer une faible image de leurs solennités.

Vous le savez : toutes les fêtes des Anciens étaient des fêtes religieuses ; ils n'en concevaient pas qui n'eussent ce caractère. Dans les réjouissances nationales, ils célébraient la grandeur et la puissance de la Divinité dont ils tiraient leur origine, qui leur avait assigné un rang parmi les nations et les protégeait contre leurs ennemis ; ils se faisaient une gloire des magnificences du culte qu'ils lui rendaient ; et lorsque Cicéron disait aux Romains que ce qui les distinguait de tous les peuples était moins l'étendue de leurs conquêtes, le nombre et la beauté de leurs monuments... que leur piété envers les dieux, ses paroles n'étaient qu'une réminiscence des idées anciennes, un sou-

venir que la tradition avait conservé de ces antiques solennités auxquelles tout un peuple, sans exception d'âge et de rang, s'empressait de prendre part, et dont on aurait regardé comme un malheur, ou, une honte d'être exclu. Cette tradition d'usages a trouvé un obstacle qu'elle n'a pas franchi; il faut maintenant que nous fassions des recherches pour aller jusqu'à elle; et lorsque, par nos travaux, nous sommes parvenus à saisir un anneau de la chaîne des temps, nous sommes tout étonnés de voir que nous soyons si différents des nations qui habitaient longtemps avant nous la terre où nous sommes placés. Car, bien loin de voir, dans les villes des peuples modernes, la multitude parée de ses plus beaux vêtements, s'empresser, un jour de fête, à apporter son tribut à la réjouissance commune, remplir les rues et les places publiques, accourir au temple, en décorer les avenues, faire entendre des chants de joie, à peine nous distinguons ce jour de ceux où chacun, sous les livrées de sa profession, est tout occupé d'autres soins; et celui qui se rend à la fête resserre dans son cœur le sentiment qu'elle y fait naître, en passant à côté de son frère, qui, la figure pensive, l'œil fixé sur la terre, semble lui jeter cette triste parole : « Je « n'ai rien de commun avec toi. Le hasard seul « nous a faits enfants de la même cité. Pour moi, « j'ai d'autres dieux, ou, je n'en ai point. »

Dans un état de société bien éloigné du nôtre, un sage sur le trône disait à son peuple rassemblé sous les regards de l'Éternel, que « son ame se « dilatait à la pensée du bonheur dont jouissent « des frères qui, ayant une même patrie, sont « encore plus unis par la douce conformité des « sentiments de leurs cœurs [1]. » Ce bonheur, il le comparait au parfum précieux qui, répandu sur la tête du grand-prêtre, au jour de sa consécration, coule sur sa longue barbe, et descend jusque sur ses vêtements; ou bien encore, à cette abondante rosée qui, des montagnes situées sur les confins du pays, portent la fertilité jusques dans les lieux les plus arides de l'autre extrémité [2].

Une parole toute contraire, une parole de division et de haine, a été prononcée de nos jours; et je sais que celui dont la bouche s'est ouverte pour lui donner passage, n'en avait peut-être pas considéré toute l'anti-sociale signification; mais je sais aussi que lorsque, par l'inattention du manipulateur, un poison est sorti d'un laboratoire à la place du remède qu'on était venu y chercher; l'imprudent qui a commis la faute court aussitôt après

---

[1] « *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare* « *fratres in unum !* » (Ps. 133 selon la numération de l'hébreu, et 132 selon celle de la Vulgate.)

[2] Ibid.

celui qui, croyant posséder un précieux antidote, emportait la mort avec lui; et je n'ai pas entendu dire que la parole vénéneuse ait été retirée. Non, Messieurs, une loi athée ne pourrait qu'achever de rompre les derniers liens qui unissent des frères, et consommer notre dégradation; la loi athée ne peut s'appliquer à l'homme tant que l'homme sera créature de Dieu, et à chaque instant sous la dépendance de l'Être souverain en qui est l'origine de toute puissance et de toute paternité [1].

« L'homme sans Dieu, » dit un auteur dont les travaux mériteraient d'être plus connus, « est un « animal sans intelligence...., un orgue muet, « attendant l'esprit qui doit réveiller l'harmonie « qu'il garde en sa puissance... — Que serait aussi « la société...? Qu'il nous suffise de comprendre « que toute autorité repose sur cette base éter- « nelle, toute loi sur cette justice; et que la « dignité de l'homme grandit sous cette croyance. « Car l'obéissance alors n'est pas de l'esclavage: « il y a de la noblesse dans ma soumission, quand « derrière l'homme (qui souvent est par lui-même « indigne de la fonction dont il est chargé) mon « esprit voit Dieu, la majesté du roi des rois [2]. »

---

[1] Saint Paul aux Éphésiens, chap. III, v. 15.

[2] *De la religion, d'après des documents antérieurs à Moïse*, par M. C. Rossignol. Lyon, 1837, p. 26.

C'est pourquoi Plutarque disait qu'on réussirait plutôt à bâtir une ville en l'air qu'à établir un gouvernement sans religion [1]; et suivant Platon : « Si un Dieu n'a pas présidé à l'établissement « d'une cité ; si elle n'a eu qu'un commencement « humain, elle ne peut échapper aux plus grands « maux [2]. » Les philosophes les plus célèbres sont unanimes sur cette vérité fondamentale, et leurs paroles semblent être le commentaire du premier verset de l'un de nos psaumes : « Si l'Éternel n'é-« difie lui-même la maison, c'est en vain que tra-« vaillent ceux qui s'occupent à la construire [3]. »

Les peuples anciens réunissaient, dans leurs fêtes, la poésie, la musique, la danse. A mesure que les hommes ont dégénéré de la simplicité antique, ce dernier art a dû être exclu des pompes sacrées, parce qu'ayant plus de rapport avec les sens, il cesse plus tôt d'être une inspiration des

---

[1] Contre Colotès.

[2] De legibus, 10.

« Pietate adversus Deos sublatâ. (inquit Cicero, de *na-« turâ deorum*), fides etiam et societas humani generis, « et excellentissima virtus justitia tolluntur. »

[3] Ps. 127 selon la numération de l'hébreu, et 126 selon la Vulgate.

sentiments nobles de l'ame, et devient l'expression de cette émotion que nous nommons plaisir ou volupté. Les Grecs l'ont conservé plus longtemps, précisément parce que leur religion était toute sensuelle, et que les exemples de leurs dieux ne leur apprenaient pas à réprimer les penchants désordonnés du cœur. Nous pouvons voir, dans la grande description de l'Égypte par les savants Français, des observations intéressantes sur la musique et sur la danse religieuse des anciens peuples. Les Romains aussi ont dansé dans leurs fêtes; et le nom de *Saliens*, qui était donné aux prêtres institués par Numa pour garder les boucliers déposés dans le temple de Mars, vient de *salire* sauter, comme *ballare* danser est l'étymologie du mot *ballet* que nous donnons à un divertissement, reste bien imparfait, mais seul reste que nous ayons de l'ancienne réunion des trois arts. — La danse néanmoins n'était point chez les peuples de l'antiquité ce qu'elle est chez nous; elle se composait de gestes et de mouvements plus ou moins violents, qui n'avaient d'autres règles que l'enthousiasme; et M. Villoteau, qui est l'auteur de l'article musique dans l'ouvrage dont je viens de parler, remarque que les prêtres Abyssins, comme ceux de l'antique Égypte, agitent le sistre « en exécutant, » dit-il, « le chant et les danses dont ils accompagnent « presque toutes les cérémonies du culte. » M. de

Laborde ajoute : « Ils l'emploient, surtout, dans « les mesures vives, en chantant les psaumes. »

Ces derniers mots me ramènent aux Hébreux, qui, de même que tous les peuples contemporains, exprimaient par des danses les sentiments dont ils étaient animés dans les fêtes qu'ils célébraient en l'honneur du Dieu de leurs pères, et en reconnaissance de ses bienfaits. Tout le monde sait que David dansa devant l'arche, au jour solennel où, après avoir conquis sur les anciens habitants de la contrée le mont de Sion, il y fit transporter ce gage de la protection divine; et le texte sacré, confirmant ce que je viens de dire sur la nature de cette danse, dit qu'il dansa de *toutes ses forces*[1].

Il ne faut pas croire que cette action ne fut qu'une démonstration particulière de la joie que ressentait alors ce prince victorieux de ses ennemis : ce fut lui qui régla l'appareil extérieur du culte des Hébreux; mais il existait avant lui des chœurs de jeunes gens et de jeunes filles, dont la fonction était de danser dans les pompes nationales; et lorsque David dansa lui-même, au jour de la translation de l'arche, il ne fit que se mettre à la tête des chœurs de ces jeunes Hébreux, de même qu'il prenait quelquefois plaisir à rem-

---

[1] « *Saltabat totis viribus.* » II lib. reg. cap. VI, v. 14.

plir le rôle de coryphée dans le chant des cantiques, et à conduire les chœurs de musiciens. « Les vierges, ou *Almas*, » dit M. l'abbé Orsini, dans un livre aussi remarquable par les recherches qu'il suppose que par l'élégance du style [1], « figuraient dans les cérémonies du culte hébraï-
« que avant que ce culte eût un temple. Nous
« les voyons, sous la conduite de Marie, sœur
« de Moïse, célébrer, par des danses et des can-
« tiques de triomphe, le passage de la Mer-
« Rouge [2]. Ces chœurs dansants de jeunes filles,
« transplantés d'Égypte au désert, se maintinrent
« longtemps parmi les Hébreux. Les vierges de
« Silo, qui semblent avoir été, du temps des
« juges, plus particulièrement consacrées au ser-
« vice d'Adonaï que les autres filles d'Israël, dan-
« saient, au chant des cantiques et au son des
« harpes, à peu de distance du lieu saint, pen-
« dant une fête du Seigneur, lorsque les Benja-
« mites les enlevèrent. Ce grave événement ne fit
« point tomber cet usage qui ne cessa qu'à l'é-
« poque désastreuse où l'arche fut perdue, et le
« premier temple détruit.... [3]

---

[1] *La Vierge, histoire de la Mère de Dieu complétée par les traditions de l'Orient....* Paris, 1837.

[2] Exode, chap. XV.

[3] Pages 72 et 73.

« Après le retour de la captivité, l'influence « des Perses, qui bannissaient les femmes de leurs « solennités religieuses, pesa sur l'institution des « *Almas :* elles cessèrent de former en quelque « sorte un corps dans l'État, et de figurer osten- « siblement dans les cérémonies du culte[1]. »

Nous savons qu'une tribu tout entière fut consacrée plus particulièrement au Seigneur et au service de son autel. C'était dans cette tribu que l'on prenait les prêtres qui formaient différentes catégories occupées, tour à tour, dans le temple[2]; c'était elle aussi, qui fournissait ces vingt-quatre classes ou ces vingt-quatre chœurs de musiciens établis par David[3], et dont nous pouvons dire ici quelques mots, en abrégeant la traduction que les auteurs de la Bible, dite de Vence, font du livre où sont rapportées les institutions de ce prince :

« Asaph, Héman et Idithun, étaient les chefs « de la musique du temple.

« Asaph avait quatre fils; Idithun six; et « Héman quatorze. Ces vingt-quatre lévites, fils « des trois grands-maîtres de la musique, furent

---

[1] Ibid. page 74.
[2] Ier liv. des Paralip. chap. XXIV.
[3] Ibid. chap. XXV.

« établis à la tête de vingt-quatre bandes de mu-
« siciens. Chacun avait sous lui onze maîtres d'un
« ordre inférieur, qui présidaient d'autres chan-
« tres et qui les instruisaient... Les fils d'Idithun
« jouaient du kinnor ; ceux d'Asaph du nable ;
« et ceux d'Héman du mésilthaïm, etc.... Le roi
« avait pourvu à l'entretien de tous ces musiciens,
« par des revenus fixes ; et, comme, de père en
« fils, ils exerçaient le même art dans le tem-
« ple du Seigneur, aux yeux de toute la nation,
« il faut croire qu'ils y étaient habiles [1]. »

Il n'est guère possible de se former une idée un peu précise de ce qu'était cette musique ; mais nous avons, du moins, assez de données pour présumer ce que devaient être les pompes sacrées de Jérusalem, auxquelles concouraient ces chœurs de musiciens et de danseurs, ces prêtres nombreux couverts de splendides vêtements, tous les lévites chargés de divers emplois dans la maison du Seigneur, tous les Grands de l'État et la masse de tous les habitants auxquels se réunissaient les Hébreux accourus des diverses contrées de la Terre-Sainte. Dès lors, nous comprenons comment, sur la fin de son règne, David, après avoir complété ces institutions, et jetant, en quelque

---

[1] *Dissertation sur la musique des Anciens.*

sorte, un regard de satisfaction sur son propre ouvrage, s'écriait dans un de ses cantiques :

« Qui pourrait raconter ta gloire, ô cité de Dieu!
« Je nomme l'Égypte et Babylone devant ceux
« qui connaissent ces royaumes; la Phénicie, Tyr,
« l'Arabie ne sont pas loin de nous, et (quand
« on parle d'un homme célèbre), on dit qu'il a
« pris naissance dans l'une ou dans l'autre de ces
« contrées. Mais on dira de toi, ô Sion! que ton
« enceinte a été le berceau d'une multitude
« d'hommes illustres..... ; et que tes habitants
« sont autant de princes occupés à célébrer
« des fêtes et à chanter les louanges du Sei-
« gneur [1]. »

Je viens de dire qu'il n'était guère possible de se former une idée précise de ce qu'étaient la musique et le chant des Hébreux; permettez-moi de revenir sur cette assertion, non pour la retirer, mais seulement pour la modifier :

Dans ses lettres écrites de Nubie et d'Égypte, M. Champollion rapporte qu'il a trouvé dans les hypogées de Beni-Hassan, un tableau sculpté qui représente une assemblée à laquelle présidait un chanteur ou coryphée « qu'un musicien accom-

---

[1] Ps. 87 selon la numération de l'hébreu, et 86 selon celle de la Vulgate.

« pagne sur la harpe, deux chœurs et un groupe « de danseurs. » Je ne dis point que cette découverte ait été pour moi comme un trait de lumière ; car j'étais déjà convaincu que les Hébreux chantaient leurs hymnes avec des chœurs, et qu'un coryphée dirigeait le chant de ces hymnes ; j'avais reconnu que souvent la parole est adressée à Dieu même, tantôt au peuple, et que celui-ci semble quelquefois répondre à un personnage qui déjà est intervenu dans le chant. Par exemple, en lisant le psaume 24 (23 selon la Vulgate), dont le sujet est l'entrée triomphante de l'Arche-Sainte dans la ville de Jérusalem, la voix qui avait fait entendre ces paroles :

« Élève, ô Jacob !
« Élève tes portes,
« Tes portes éternelles,
« Pour que le Roi de gloire
« Entre dans la sainte Cité ! »

n'était évidemment pas la même qui avait prononcé celles-ci qui suivent immédiatement :

« Quel est ce Roi de gloire ? »

J'avais encore une preuve de sentiment qui, peut-être, est plus forte : c'est qu'un cantique qui, placé dans la bouche d'une même personne, est monotone, embarrassé dans ses différentes

parties, souvent difficile à expliquer, devient, au contraire, facile, plein de chaleur et de vie, aussitôt que l'on en distribue convenablement les versets entre un coryphée et des chœurs. L'observation de M. Champollion est cependant précieuse, et elle m'a paru confirmer ma supposition; car on doit penser que les Hébreux, sortant d'Égypte, ont dû emporter avec eux quelques-uns des usages qu'ils avaient vu pratiquer pendant si longtemps.—Le trait souvent cité de la lettre dans laquelle Pline le jeune, rend justice aux premiers Chrétiens, et dit qu'ils avaient l'habitude de se réunir pour *chanter alternativement des cantiques à la gloire du Christ qu'ils adoraient comme un Dieu* [1], ne nous laisse rien préjuger sur l'ancienne forme des chants des Hébreux; car les Chrétiens, alors sous l'oppression, et obligés à se cacher, étaient loin de pouvoir donner au chant des psaumes l'éclat des anciens temps; d'ailleurs, les solennités du culte divin avaient cessé depuis la destruction du Temple; et les premiers Chrétiens ne purent qu'imiter l'usage pratiqué dans les synagogues, qui devaient se borner à réciter sim-

---

[1] « Quod essent soliti (Christiani scilicet) carmen « Christo, quasi Deo, dicere secum invicem. » (Lettre 97e de Pline à Trajan.)

plement des cantiques que leurs pères chantaient autrefois avec l'intervention des chœurs, des instruments de musique et avec le concours de tout un peuple. Pline ne nous a transmis que les usages des premiers Chrétiens, dont il faisait surveiller les mystérieuses réunions; et nous devons croire que, cachant le plus qu'ils pouvaient le lieu de leurs assemblées, ils prenaient soin que le bruit de leurs chants ne parvînt aux oreilles du proconsul. Philon, qui pouvait être mieux instruit des habitudes religieuses des Chrétiens, et les avoir observées dans les courts espaces de temps où la persécution avait moins de violence, fait mention de chœurs et de coryphées : « Tous, dit-il, se « tiennent debout, et ils choisissent entre eux « deux chœurs, l'un composé d'hommes, et « l'autre de femmes. Chacun de ces deux chœurs « a pour chef une personne habile en musique... « On chante alors des hymnes divins sur des « modes différents; tantôt l'un des deux chœurs « se fait entendre séparément, tantôt les deux « ensemble se joignent dans un immense et har- « monieux accord. » Ces mots, comme vous le voyez, nous rappellent un peu mieux les usages des anciens Hébreux.

Quoi qu'il en soit, Messieurs, de ce que je viens de dire, il est certain que nous suivons maintenant, dans le chant des psaumes, le mode

qu'avaient été obligées d'adopter les synagogues lorsqu'elles n'avaient plus le moyen de donner au culte divin la majesté des temps passés ; et c'est, sans doute ainsi que nous devons entendre les paroles de Lowth, quand il dit que l'Eglise chrétienne a pris des Hébreux l'usage qu'elle suit dans le chant des psaumes [1]. Cette exécution monotone voile, aux yeux de celui qui ne juge que par les sens, les ravissantes beautés que renferment ces cantiques ; mais j'ose affirmer que celui qui les étudie n'a pas besoin d'aller chercher d'autres jouissances. C'est donc avec une pleine conviction que, terminant mon travail sur le texte des psaumes, j'ai dit que « les sens plus exacts, plus clairs, « plus satisfaisants qui se présentent à la pensée « du studieux traducteur, sont comme une pré« cieuse glanure qu'il a plu au père de famille de « lui réserver, pour que ses efforts et son zèle « reçussent une douce récompense ; afin qu'après « avoir lu, dans sa jeunesse, ce que les auteurs « profanes ont écrit de beau et de bon, le littéra« teur chrétien, en se consacrant ensuite, d'une « manière plus particulière, à l'étude des écrits « sacrés et y découvrant des beautés qui avaient « échappé aux recherches, pût dire : Les ouvrages

---

[1] Leçon 19[e].

« que j'ai étudiés jusqu'ici, m'avaient présenté de « belles choses, il est vrai, mais ils ne m'ont rien « offert qui soit comparable à ce que j'ai trouvé dans « les livres que Dieu a dictés à ses serviteurs, rien « qui satisfît autant mon esprit, rien qui charmât « autant mon cœur et me donnât une aussi grande « idée du vrai bien. Plus je les ai étudiés, plus, « en débarrassant cette divine parole des formes « dont Dieu a voulu qu'elle fût successivement « revêtue pour qu'elle allât frapper l'oreille d'un « grand nombre d'hommes, j'ai essayé de remon- « ter à sa source pour la considérer dans tout l'éclat « de cette beauté immaculée dont elle resplendis- « sait lorsqu'il daigna la manifester; et plus aussi « j'ai reconnu, avec David, que cette parole a « plus de charmes pour mon intelligence que le « miel n'est agréable à ma bouche [1]. »

Je viens de vous parler, Messieurs, de sens plus *exacts*, plus *clairs*, plus *satisfaisants*, et je comprends que je dois vous expliquer ces paroles : nous n'avons rien à découvrir dans les livres sacrés sur tout ce qui importe à la foi et aux mœurs. L'autorité qui met ces livres entre nos mains a reçu

---

[1] « *Quam dulcia faucibus meis eloquia tua! super mel « ori meo.* » (Ps. 118, v. 103.—4e volume des *Études sur le texte des Psaumes*, conclusion, pages 277 et 278.

la charge de nous les expliquer ; et l'enseignement sur tout ce que nous avons intérêt à savoir, n'est resté le même, depuis le commencement, que parce qu'il est dirigé par une infaillible intelligence. Mais on conçoit qu'il peut y avoir dans un ancien document écrit, outre ce qui constitue le fond des choses, une foule de particularités qui concourent à la beauté de l'ensemble, et en forment comme un ornement purement extérieur. Ces particularités sont, pour les livres dont nous parlons, des allusions à des usages, à des coutumes établies chez divers peuples contemporains, à des croyances, à des événements antérieurs, à des faits d'histoire, de topographie, etc., qui ont fourni à l'auteur sacré de magnifiques images par lesquelles sa pensée s'est élevée à une hauteur où nous ne pourrions la suivre, si nous n'avions aucune connaissance de l'objet quelconque qui était présent à son esprit. Ainsi, des renseignements à peu près certains, nous ont appris que, lorsque se fut affaiblie, chez les nations primitives, l'idée d'un Dieu unique résidant au dessus de tout ce qui est créé, et régissant tout sans autre moteur que sa seule volonté ; elles placèrent le séjour du Dieu suprême et des autres divinités qu'elles lui associèrent, sur une montagne, qu'elles imaginèrent au point même de l'aquilon. Là était assis le Modérateur de toutes choses, vers l'axe du monde, comme un pilote

auprès du gouvernail. Cette croyance, répandue dans toute l'Asie, est signalée par les travaux littéraires des Anglais dans l'Inde [1], et par les relations des savants missionnaires [2]; nous la trouvons dans les livres chinois parvenus à notre connaissance et dont le nombre serait plus considérable, s'il eût été donné à M. Abel Remusat de continuer la carrière qu'il avait si bien commencé à parcourir; elle a été consignée dans plusieurs autres recueils, et notamment dans ceux qui paraissent à Vienne sous le nom de *Mines de l'Orient*, et auxquels contribuent tous les savants de l'Europe. Cette croyance, partie de l'Asie, s'est répandue chez divers peuples qui ont continué à placer leurs dieux sur les lieux élevés; et vous savez que les Grecs, qui dénaturaient toutes les traditions, ont fait naître leur Bacchus de la cuisse de Jupiter, parce que cuisse, en grec, s'appelle Μηρος, et que la montagne fictive, dont je vous parle, porte le nom de *Mèru* [3]. Hé bien!

---

[1] *Recherches asiatiques, ou Mémoires de l'Académie de Calcutta.*

[2] *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères.*

[3] Remarquons, avec M. Charles Wilkins (traduction du *Bhaguat-geeta*, note), que, dans la langue samscrite, *meroo* signifie *centre* ou *axe*.

Messieurs, appliquons cette connaissance que nous donnent nos recherches dans les antiquités des peuples, au chapitre dans lequel Isaïe annonce la ruine du superbe roi de Babylone, et décrit d'avance l'entrée de cet impitoyable conquérant dans les sombres demeures où tant de monarques qu'il avait détrônés dormaient d'un profond sommeil : « O roi ! (dit le Prophète, comme s'il par-« lait d'un événement passé), la vaste région « des morts a tressailli jusque dans le fond de « ses abîmes, lorsqu'elle a senti ton approche. « Les Grands de la terre, les chefs des nations, « éveillés par ce frémissement, se sont levés de « leurs trônes funèbres, et ils t'ont reçu dans ces « demeures ténébreuses, en te disant : Te voilà « donc frappé comme nous ; et tu nous es devenu « semblable ! — Tu es tombé avec tout ton or-« gueil, et le bruit des instruments qui retentis-« saient dans tes somptueuses fêtes a cessé ! « maintenant, la pourriture est ton lit, et les vers « sont ton vêtement. — Comment as-tu été pré-« cipité des cieux, Lucifer, fils du matin ? Com-« ment as-tu été brisé sur la terre, toi sous qui « tremblaient toutes les nations ? Tu disais dans « ton cœur : Je monterai au plus haut des Cieux ; « j'établirai mon trône au dessus des constellations « les plus élevées ; je m'assiérai sur cette mon-« tagne où sont réunies les intelligences qui diri-

« gent le mouvement de l'univers ; et, comme
« régulateur universel, je me placerai au point
« même du nord où réside la puissance qui met en
« action tout ce qui se meut dans le Ciel et sur la
« terre ; je m'élèverai au dessus des nues, je me
« ferai semblable au Très-Haut [1]. — Et cepen-
« dant, te voilà descendu dans la région des morts,
« précipité dans le plus profond de ses abîmes. —
« Ceux qui te verront te considéreront attentive-
« ment ; et, te reconnaissant, ils te diront : Est-
« ce bien là celui qui faisait trembler toute la
« terre et qui bouleversait les empires ? qui trans-
« formait la demeure des hommes en un vaste
« désert, qui saccageait les villes et enchaînait
« leurs habitants..... ? — Les rois que ton glaive
« a frappés reposent tous avec honneur dans le
« séjour de la mort, et chacun d'eux y a son cer-
« cueil ; mais toi, tu seras chassé de ton sépul-
« cre, comme une plante venimeuse que l'on

---

[1] Les auteurs de la traduction Vulgate, qui ne connaissaient pas la grande tradition dont je viens de parler, ont donné à la montagne où était placé le dieu suprême avec les autres divinités, le nom de *Mons testamenti* ; d'autres ont dit : *Mons conventus*, montagne de la réunion. — Ils ont aussi rendu par *latera* aquilonis un mot qui signifie : le *point même* de l'aquilon. — Voir dans mes *Études sur le texte d'Isaïe*, la discussion de ce trait.

« arrache du sol où elle croissait...... et ton
« corps, foulé aux pieds, sera enfoui, sans dis-
« tinction, dans ces vastes cavernes où l'on jette
« pêle-mêle les cadavres de ceux qui ont péri par
« le glaive sur le champ de bataille. Tu ne
« jouiras pas, avec ces rois, des honneurs du
« tombeau, parce que tu as été le destructeur des
« peuples et le fléau de ton propre pays [1]. »

Saint Jérôme avait senti que les anciennes traductions des Livres saints, toutes fidèles qu'elles fussent, ne nous révélaient pas toutes les beautés que renferment les originaux; il alla les étudier sur les lieux mêmes où ils avaient été écrits; et il faut avouer qu'il a bien saisi les allusions qui tenaient aux usages, aux coutumes et aux diverses particularités de la Palestine. Saint Jérôme est le *vade-mecum* de quiconque, avec un esprit droit, veut étudier la langue sainte. Mais déjà le monde ancien commençait à craquer de toutes parts; les peuples, courbés sous la domination romaine, se remuaient pour rompre leurs liens; ils devenaient étrangers les uns aux autres, et il était bien difficile d'aller à la recherche des documents nécessaires à la parfaite intelligence du livre que les

---

[1] Isaïe, chap. XIV.

Hébreux nous avaient transmis. Qui, d'ailleurs, pensait alors à entreprendre de semblables travaux? Car, du temps même du saint Docteur, l'occident fut ravagé par les barbares; d'autres barbares vinrent bientôt après fondre sur l'Asie, et le mahométisme fit peser sur cette contrée, qu'il inonda de sang, le joug abrutissant qu'elle a continué à porter. — Les découvertes littéraires ne furent pas le but ni le résultat des croisades; et, il n'y a pas très longtemps que, le goût pour les grands voyages s'étant éveillé, et la civilisation étendant son aile protectrice sur ceux qui avaient le courage de les entreprendre, la Terre-Sainte et l'Égypte qui fut le berceau des Hébreux, nous sont aussi connues que certaines parties du royaume de France. L'Asie a été ouverte aux Anglais, et la science a été appelée à prendre sa part dans le riche butin qu'une passion moins noble y a ramassé. Voilà quelles sont les circonstances par lesquelles la connaissance de nos anciens livres sacrés a dû nécessairement faire quelques progrès, et voilà la réponse que l'on peut donner à ceux qui, tout en avouant que certains traits leur paraissent obscurs, demandent comment il peut arriver qu'il reste encore quelques épis à glaner dans un champ tant de fois parcouru par de vigilants moissonneurs. — Pardon, Messieurs, pour cette digression à laquelle m'a entraîné le souvenir

des jouissances que m'a fait éprouver l'étude du plus magnifique des anciens écrivains sacrés. Je reviens à nos fêtes.

Vous savez que le septième jour de la semaine, qui, chez nous, se distingue à peine des autres jours, et qui était célébré avant même Moïse, puisque ce législateur ne fait que rappeler au peuple cette obligation par cette parole de la loi : *Ressouviens-toi* [1] ; vous savez, dis-je, que les Hébreux l'employaient à chanter les merveilles de la création, à rendre graces au Seigneur de ses bienfaits et à reconnaître cette admirable Providence qui, du même regard dont elle embrasse l'ensemble de toutes choses, veille sur chacun de nous. C'est vraisemblablement en ce jour qu'ils chantaient ce beau cantique :

« Éternel !.... vous savez tout ce que je suis ;
« vous connaissez tout ce qui se passe dans mon
« esprit, lorsque je me tiens en repos et lorsque
« je suis debout pour agir ; mes pensées sont à

---

[1] « *Memento ut diem sabbati sanctifices. Sex diebus* « *operaberis, et facies omnia opera tua ; septimo autem* « *die sabbatum domini tui est....* » (Exod. cap. XX, v. 8, 9, 10.)

« peine formées, que déjà elles sont devant vous.
« Vous embrassez de votre regard l'espace que, « pendant le jour, ont mesuré mes pas, comme « le lieu où, le soir, je m'enferme pour me livrer « au sommeil ; et vous me suivez de l'œil dans « toutes mes voies.

« La parole n'est pas encore sur ma langue, que « déjà vous avez entendu tout ce que je vais pro- « noncer.

« Vous m'environnez de toutes parts ; vous êtes « partout : derrière moi, devant moi ; et tout mon « être est contenu sous la paume de votre main.....

« Dans quel lieu irai-je où ne pénètre pas le « souffle de votre bouche ? et quelle retraite est « assez profonde pour me dérober à votre regard ?

« Si je monte au Ciel, vous y êtes ; et si je « descends dans les ténébreuses demeures du « sépulcre, je vous y trouve.

« Prendrais-je les ailes de l'aurore pour me « transporter, avec le soleil, vers les dernières « limites de l'occident ?

« Mais ce serait encore vous qui me conduiriez, « et j'y serais toujours sous la puissance de votre « main.

« Peut-être (ai-je dit en moi-même), peut-être « les ténèbres me couvriront d'un voile impéné- « trable :

« Mais la nuit qui m'enveloppe est semblable à

« une lumière répandue autour de moi ; les ténè-
« bres ne vous cachent rien. Pour vous la nuit
« resplendit comme le jour, et vous ne faites
« aucune différence entre l'obscurité et la lumière.

« Vous connaissez ce qu'il y a de plus intime en
« moi ; et vous m'avez environné de votre protec-
« tion dans le sein de ma mère.....

« Mon être naissant n'a point échappé à vos
« regards lorsque j'ai été formé dans le secret et
« façonné comme une étoffe précieuse que l'on
« tisserait dans un lieu obscur.

« Je n'étais encore qu'un peu de matière dé-
« pourvue de forme, que déjà j'étais devant vous.
« Vous avez compté d'avance toutes les différentes
« parties qui devaient entrer dans la composition
« de mon corps : aucune d'elles n'a manqué à
« venir prendre la place que vous lui aviez assi-
« gnée, et elles se sont développées à mesure
« que les jours se succédaient.

« Je dirai donc, Seigneur ! que le plan sur
« lequel vous avez établi votre ouvrage est admi-
« rable, et que vous avez réglé, avec une souve-
« raine sagesse, jusqu'aux moindres détails, pour
« que tous concourussent à l'ordre et à la beauté
« de l'ensemble [1]....... »

---

[1] Ps. 139 selon l'hébreu, et 138 dans la Vulgate.

C'est vraisemblablement encore en ce jour où tout Israël ne semblait être qu'un temple consacré à la louange, que l'on entendait retentir ce bel hymne :

« Les cieux racontent la grandeur du Dieu tout-
« puissant, et le firmament expose à tous les re-
« gards les œuvres de ses mains.

« Le jour ne pouvant suffire à manifester les
« merveilles qu'il renferme, en transmet le soin
« au jour qui le suit ; et la nuit charge une autre
« nuit de révéler les beautés dont elle brille.

« Ce n'est point là un hymne qui puisse ne pas
« être entendu : il a retenti sur toute la terre, et
« son admirable mélodie est parvenue jusqu'aux
« dernières limites du séjour de l'homme.

« L'Éternel a placé le soleil au milieu des pro-
« diges de sa puissance ; et cet astre brillant,
« tel qu'un jeune époux qui sort radieux de la
« tente nuptiale, ou, semblable à un athlète qui,
« plein de confiance et d'ardeur, se montre à
« l'entrée de la carrière qu'il va parcourir, prend
« sa course à une extrémité du ciel, et la termine
« à l'autre extrémité, sans rien laisser, sur son
« passage, qu'il n'ait pénétré de sa bienfaisante
« chaleur. »

Les chœurs viennent ensuite unir leurs voix à celle du coryphée ; ils célèbrent la loi du Seigneur qui, ainsi que le soleil, éclaire, échauffe, vivifie;

et le coryphée termine cette belle comparaison en s'écriant :

« Qui pourra, Seigneur, trouver des aberrations
« dans ce guide que vous nous donnez, ainsi que
« nous en découvrons dans les œuvres matérielles
« de vos mains ?

« Pardonnez donc les fautes secrètes que j'ai pu
« commettre en voulant me soustraire à la salu-
« taire influence de votre loi.

« Ne permettez pas que votre serviteur adopte
« des coutumes étrangères, et que ce que vous
« défendez l'emporte jamais, dans son cœur, sur
« l'obéissance qui vous est due [1]. »

Peut-être nous croirions que l'esprit qui inspirait le chantre hébreu ne lui mettait jamais sur les lèvres que de graves accents, et qu'il était inhabile à célébrer les événements joyeux. Écoutons cependant l'épithalame dont retentirent les voies de Jérusalem, au jour où Salomon, élevé depuis peu sur le trône de son père, reçoit sa nouvelle épouse dans la capitale de ses états. Le peuple s'avance à

---

[1] Ps. 19 selon la numération de l'hébreu, et 18 dans la Vulgate.

la rencontre de sa jeune souveraine, et celui qui préside à la fête adresse ainsi la parole à la fille de Pharaon [1] :

« Écoutez, vierge privilégiée ! regardez et prê-
« tez l'oreille à ce qui vous est annoncé.

« Oubliez votre peuple et la maison de votre
« père, car un grand roi est épris de vos charmes,
« et il est votre seigneur ; inclinez-vous en signe
« de consentement et d'action de graces.

« L'opulente Tyr viendra vous apporter des
« présents, et les premiers du peuple n'atten-
« dront, pour vous obéir, qu'un mouvement de
« votre tête.

« L'Éternel vous donnera des fils, ô heureuse
« vierge ! à la place des parents que vous quittez ;
« ils seront des princes, et leurs noms seront
« bénis. »

Les chœurs font ensuite entendre leurs acclamations, et ils disent :

« La fille de Pharaon remplira de sa majesté le
« lieu où réside son époux.

« La voici qui est conduite au palais du roi,
« vêtue d'une tunique élégamment brodée.

« Les vierges ses compagnes marchent à sa

---

[1] Ps. 45 selon la numération de l'hébreu, et 44 dans la Vulgate.

« suite ; elles s'avancent avec allégresse, et l'in-
« térieur de la royale demeure retentit de leurs
« chants joyeux. »

Il convenait qu'en déposant aux pieds de la princesse étrangère le gracieux tribut qu'elle était en droit d'attendre, le jour où elle venait partager le trône de Salomon, le chantre hébreu n'oubliât pas l'heureux monarque à qui les travaux de son père promettaient un règne glorieux. Mais on savait, dans Israël, qu'un roi n'est point fait pour cacher, dans le fond de son palais, une vie inactive, qu'il se doit tout entier à ses peuples; et que, comme successeur de Melchisédec, roi de Salem, nom ancien de Jérusalem, il doit être vraiment le *roi de justice* (car ces deux mots sont la signification du nom *Melchi-sedech*); c'est pourquoi le coryphée lui adresse ces paroles dans lesquelles de mâles accents viennent se mêler à la louange :

« Qui vous est comparable parmi les enfants des
« hommes ?

« La douceur et la grace sont répandues sur vos
« lèvres, et le Seigneur vous a béni......

« Vous avez suspendu votre glaive à votre côté,
« ô roi puissant !

« Partez sur votre char de triomphe, mais
« faites-vous connaître par la vérité et par la clé-
« mence..... ; et que les nations ennemies trem-
« blent devant vous..... !

« Votre trône est élevé au dessus de tous les « trônes...... et le bâton royal que vous tenez en « votre main guidera dans la voie de la justice les « peuples qui viendront se soumettre à votre « empire [1]. »

Cependant, je ne contesterai pas que la plupart des chants des Hébreux ne soient empreints d'un profond caractère de tristesse, pourvu que l'on m'accorde qu'ils sont aussi pleins d'espérance. Hélas! où sont ceux à qui l'expérience n'a pas appris que nous ne sommes sur cette terre que dans un état d'épreuve? L'enfant rit, parce qu'il n'aperçoit que la couronne de fleurs placée sur la coupe qui est devant lui; la bouche de l'homme irréfléchi s'ouvre aux expressions bruyantes de la joie, parce qu'il ne sent que l'impression du moment. Mais l'homme raisonnable, dont le regard s'étend sur le cours de sa vie, reste sérieux. Hé! qu'importe d'ailleurs, que la joie ne brille pas sur les lèvres, si la bienveillance est dans le cœur! On ne nous dit point que notre divin modèle ait ri; et qui, autant que lui, fut plein de douceur et de compassion! Les écrivains de génie, les grands poètes ont été mélancoliques; et peut-être devons-nous conclure que celui qui, en distribuant ici-

---

[1] Ibid.

bas les joies et les douleurs, fit, à quelques-uns d'entre nous, le présent d'une lyre pour chanter les unes et pour adoucir les autres, doubla le nombre des cordes qui rendent le son de la plainte.

Je ne sais, Messieurs, si vous trouverez que ma pensée est bien juste; mais il me semble qu'il y a quelque étroit rapport entre les chants qui nous restent des Hébreux, et l'aspect des lieux où ils ont été composés : « Jérusalem est triste, dit un de « nos plus illustres voyageurs; mais sa tristesse a « je ne sais quoi de mystérieux et de poétique, « comme les chants de ses prophètes. La solitude « de Sion, couverte de deuil, a toujours quelque « chose d'attachant parce qu'elle répond à nos sou- « venirs du berceau, à nos réflexions de l'âge mur, « à nos pensées de la tombe..... et que nous re- « trouvons là toutes nos destinées...... Son image « remplie de deuil me suivra longtemps; ma main « sera desséchée, ma langue s'attachera à mon « palais avant que je l'oublie; et sous un autre « ciel, je chanterai encore ses cantiques [1]. »

On a reproché aux chantres d'Israël d'exprimer, dans leurs hymmes, des désirs de vengeance, et

---

[1] *Correspondance d'Orient*, lettres de M. Michaud, lettre 102[e], tom. IV.

d'invoquer la colère du Seigneur sur leurs ennemis. Ce n'est pas à moi qu'il convient d'appeler votre attention sur la fonction qu'exerçaient, au milieu du peuple, ces hommes extraordinaires à qui l'Éternel permettait de revêtir des formes énergiques de leur langue les menaces que, par eux, il adressait aux méchants, et je me bornerai à dire avec M. Orsini : « Il est vrai que les fils des Hé-« breux ne comptèrent pas la miséricorde au « nombre de leurs vertus de prédilection, et Dieu « leur reproche, par la bouche de ses prophètes, « d'avoir le cœur aussi dur que le diamant [1]. » C'est vraisemblablement par une sorte de tradition de ces mœurs antiques, que, suivant la remarque de M. Drach ancien rabbin, « dans le « recueil des prières juives, et dans la conversa-« tion du commun des Israélites, les malédictions « sont extrêmement fréquentes [2]. » Mais, Messieurs, ce ne seraient pas seulement les Hébreux à qui l'on pourrait reprocher de n'avoir pas compris la réforme que l'homme doit exercer sur lui-même. S'il m'était permis de faire une excursion chez les autres peuples de l'antiquité, je n'aurais que trop

---

[1] Ouvrage cité plus haut.

[2] Ire lettre d'un rabbin converti aux Israélites ses frères, pag. 88, note.

d'exemples à vous offrir d'où vous concluriez que le pardon des injures, l'amour des ennemis, de même que l'humilité, sont d'aimables vertus que n'ont jamais pratiquées les anciens. Vous savez que je pourrais citer Aristote enseignant que la patience est la vertu des esclaves, et Socrate lui-même permettant de se réjouir de l'infortune de ceux qui nous haïssent [1]; que je pourrais enfin vous montrer ce Germanicus que l'on s'est plu à appeler *les délices du genre humain*, par opposition, sans doute, à celui qui en était l'opprobre, réunissant autour de son lit de mort ses plus intimes amis, les conjurant de le venger de ceux qui étaient les auteurs de sa perte [2]. — Ne jugeons point nos pères en comparant leurs paroles ou leurs actions aux sublimes préceptes, aux sublimes exemples que nous avons reçus. Plaignons plutôt ceux qui, depuis la promulgation de la loi parfaite, ont osé écrire que le pardon des injures était une vertu nuisible, qui n'avait sa source que dans la pusillanimité de l'ame [3]; et rendons hommage à l'éloquent écrivain

---

[1] Voir Édouard Ryan. Bienfaits de la religion chrétienne. Chap. III.

[2] Tacite, Annales, liv. II, chap. LXXII.

[3] Voir Volney, *Des Ruines*, chap. III, — et chap. XII de son *Catéchisme*. Voir aussi les lettres attribuées à Fréret (4 volumes. — 1792). « Cet amour des ennemis,

qui, réfléchissant en lui-même sur le prix dont il aurait pu acheter la satisfaction d'un de ses plus ardents désirs, a dit ce beau mot :

« J'aurais tout donné excepté mon noble titre de « chrétien [1]. »

Cependant, Messieurs, je me reprocherais d'avoir parlé d'une manière trop incomplète du degré d'instruction où étaient les Hébreux sur ce point de morale qui est devenu un précepte positif et fondamental de notre loi, si je n'ajoutais que, tandis que les peuples, avec leurs sages, étaient livrés aux incertitudes de l'intelligence humaine influencée par les passions, les Hébreux recevaient un

---

« que le Christianisme est si fier d'avoir imaginé, est un « précepte impossible..... Les vertus chrétiennes sont des « vertus chimériques, inutiles à Dieu, inutiles et souvent « dangereuses aux hommes; et la religion, que l'on vante « pour la beauté de sa morale, ne nous prêche que des « vertus, et ne nous ordonne que des pratiques opposées « au bon sens. » (Lettre 8e à Eugénie.)

Saint Augustin voyait ce déchaînement des passions contre les préceptes qui les répriment, quand il disait : « Cum vero legitur, *diligite inimicos vestros*, *et bene- « facite his qui oderunt vos*, tunc ipsa pene accusatur « religio. » (Citation prise dans le sermon de Bourdaloue sur les mystères, tome 1er, page 306.)

[1] *Correspondance d'Orient*, tome V; lettre de M. Poujoulat, page 157, lettre 118e.

enseignement que nous pouvons considérer comme cette douce et aimable lumière matinale qui précède le lever de l'astre du jour. Permettez-moi de citer encore un trait de nos livres sacrés, et ce sera le dernier :

Lorsque Babylone devint la conquête des Perses, ses habitants avaient mérité, par leurs excès, cet anathême sous lequel l'histoire nous montre que sont successivement tombées les grandes capitales. Longtemps avant sa chute, Isaïe est chargé d'annoncer ce châtiment, et il a l'ordre de désigner par son nom le conquérant qui sera choisi pour l'exercer [1]. Or, voici en quels termes le prophète, représentant, comme nous le faisons encore de nos jours, l'opulente cité sous l'emblême d'une femme couronnée, remplit la mission qu'il a reçue :

« Descends du haut degré de gloire où tu étais
« élevée, fille de Babel ! et assieds-toi tristement
« sur la terre.

« Car il n'y a plus désormais de trône pour la
« fille des Chaldéens ; et les peuples que tu as
« séduits par tes charmes ne t'appelleront plus la
« *belle et la gracieuse* [2]... »

---

[1] Isaïe, chap. XLV, v. I.
[2] Isaïe, chap. XLVII.

Puis, continuant à envelopper la terrible menace dans le voile transparent de cette magnifique allégorie, il ajoute :

« Ecoute maintenant pourquoi tu seras traitée « avec tant de rigueur :

« J'avais été irrité contre mon peuple (a dit « l'Éternel) ; j'ai affligé la nation que j'avais choisie « pour qu'elle fut plus particulièrement à moi, « et je l'ai livrée entre tes mains.

« Mais tu n'as point été miséricordieuse envers « elle ; et tu as appesanti sans pitié ton joug sur le « vieillard.

« L'orgueil t'a empêchée de méditer dans ton « cœur les infortunes de mon peuple, et tu n'as « point pensé que tu pusses, un jour, en éprou- « ver de semblables.

« Ecoute donc, ô toi qui, enivrée par les plai- « sirs, ne soupçonnais pas qu'ils eussent un « terme..... :

« Tu seras saisie par un mal dont tu n'as pas « connu l'approche.... ; et, en un instant, tu seras « enveloppée dans une ruine que tu n'as pas pré- « vue[1].... »

Ainsi, Messieurs, c'est un grand crime d'ajouter aux souffrances de l'homme qui est aux prises avec

---

[1] Ibid.

l'infortune ; je ne dis pas seulement, aux souffrances de l'homme innocent, mais encore à celles du coupable soumis à la peine qu'il a méritée; et cette grande leçon, qui nous apprend quels sont les égards dus au malheur, est donnée à un petit peuple caché dans un coin de la terre, tandis que tous les autres croyaient n'user que d'un droit, en faisant peser un joug intolérable sur ceux que la force avait réduits en leur puissance.

J'arrive au terme de la tâche que je m'étais prescrite, et je m'aperçois que, en vous parlant des fêtes des Hébreux, je n'ai presque rien dit de ce qui les rendait si majestueuses, et en gravait fortement le souvenir dans les cœurs. Vous m'avez sans doute deviné, Messieurs; c'est cette foi de tout un peuple prosterné, ce respect profond pour le grand nom de Jehovah, cette confiance filiale, et la sainte fierté de lui appartenir et d'être son peuple privilégié ; ce sont tous ces sentiments réunis qui donnaient à ces fêtes un caractère particulier qu'aucune autre fête ne pourrait avoir. « Que les temps « sont changés! » pouvons-nous dire avec encore plus de raison qu'Abner au grand-prêtre Joad [1].

---

[1] Dans l'*Athalie* de Racine.

Maintenant on refoule les pompes religieuses dans l'enceinte des temples; et si le fidèle serviteur de Dieu peut se demander tristement s'il y a bien loin de cette prohibition à la contrainte par laquelle on le forcerait à cacher encore son culte dans des catacombes, le philosophe, dont les méditations ont sans cesse pour objet le perfectionnement moral de ses semblables, se livre à de noirs pressentiments quand il voit que, tandis que l'on refuse au maître de l'univers de recevoir l'hommage de sa créature sous le magnifique pavillon qu'il s'est préparé en créant les cieux, et que l'on interdit à la multitude la jouissance d'un spectacle qui élève l'ame, l'épure et la rend plus digne de son auteur, on rend de jour en jour plus facile à tous l'entrée de ces lieux où l'homme se dégrade par le jeu des basses passions, où les pieuses solennités sont livrées quelquefois à la parodie, et où, par des actions sanglantes, on semble vouloir préparer des acteurs pour un plus grand théâtre. Que résultera-t-il de cet oubli de toute sagesse?..... Laissons, Messieurs, à l'avenir ses secrets. Puisse-t-il les garder longtemps!

J'ai vu, dans ma jeunesse, des pompes que l'on s'efforçait de rendre brillantes, et auxquelles on contraignait de prendre part ceux mêmes qui les avaient en horreur; ces pompes, c'étaient les bourreaux qui les avaient instituées pour distraire,

un instant, leur esprit de la pensée du sang innocent qu'ils avaient répandu, et qui voulaient étouffer les plaintes de leurs victimes par le retentissement des hymnes qu'ils chantaient à l'honneur du nouveau dieu qu'ils s'étaient donné; de même que, chez les cruels fils d'Ammon, on faisait un grand bruit de tambours pour que ne fussent pas entendus les cris des malheureux enfants que l'on plaçait dans les bras de la statue ardente de l'infâme Moloch [1]. — Un écrivain qui a voulu faire l'histoire de ces jours néfastes et dont l'ame était dépourvue des qualités nécessaires à l'accomplissement de la mission qu'il s'était donnée, a osé écrire ces lignes auxquelles je ne puis réfléchir sans éprouver un profond sentiment d'indignation: « Quand le peuple est-il de bonne foi (dit cet « auteur) ? quand est-il capable de comprendre « les dogmes qu'on lui donne à croire ? Ordinai« rement, que lui faut-il ? De grandes réunions « qui satisfassent son besoin d'être assemblé, des « spectacles symboliques où on lui rappelle sans « cesse l'idée d'une puissance supérieure à la « sienne; enfin, des fêtes où l'on rende hom« mage aux hommes qui ont le plus approché du « bien, du beau, du grand; en un mot, des

---

[1] Seldenius, sur les dieux de Syrie.

« temples, des cérémonies et des saints. Il y avait « ici des temples, la raison, Marat et Lepelletier. « Il était réuni, il adorait une puissance mysté- « rieuse, il célébrait deux hommes ; tous ses be- « soins étaient satisfaits et il n'y cédait pas autre- « ment qu'il n'y cède toujours [1]. » — Quel mépris de l'homme a dicté tous ces mots ! Ainsi, on trompe le peuple ; on l'excite à rompre les liens qui le maintenaient dans les bornes du devoir ; on lui enlève ceux dont la mission est de lui ensei- gner une pure morale ; puis, quand on lui a donné le spectacle de l'innocence opprimée, quand, à force de scandales, il est devenu indifférent à tout, on l'insulte en disant : « Que lui faut-il pour qu'il « soit satisfait ?.... Des temples ? Il a ceux d'où « l'on a banni le culte du Dieu qu'il adorait autre- « fois. — L'idée d'une puissance supérieure à la « sienne ? N'a-t-il pas maintenant la raison qu'on « lui présente sous une séduisante image ? — Des « saints ? Mais on lui propose Marat et Lepelletier, « que lui faut-il de plus ? et ses besoins ne doi- « vent-ils pas être satisfaits ? » — Voilà, Messieurs, l'homme qui a cru qu'il lui appartenait de résumer les leçons de l'expérience, en retraçant l'histoire

---

[1] *Histoire de la Révolution française*, par M. Thiers ; tome v, page 433.

des crimes et des vertus de la génération, dont plusieurs de nous ont partagé les malheurs.

Il me reste à vous faire mes remercîments de l'attention que vous avez bien voulu m'accorder, malgré le caractère sérieux de ces réflexions et le peu d'art avec lequel je vous les ai offertes. Permettez néanmoins, que je vous le dise : je m'attendais à cette attention ; car, depuis que je cherche à me rendre compte de ce qui établit une sorte de sympathie entre les hommes qui semblent n'être rassemblés que par le seul goût pour l'instruction, j'ai cru reconnaître que cette sympathie avait sa source moins dans l'esprit que dans le cœur.— Je ne vous ai point parlé des fêtes chez les Grecs, parce que tant d'autres en ont écrit avant moi, et que d'ailleurs les Grecs n'ont fait autre chose qu'imiter et modifier, au gré de leur vive et brillante imagination, les institutions, les coutumes et les faits qu'ils tenaient de peuples plus anciens.— La nature de mon ouvrage m'a obligé à faire quelques pénibles rapprochements entre les usages des temps antiques et ceux que l'on voudrait établir parmi nous ; je ne m'y suis arrêté néanmoins, qu'autant qu'il était nécessaire pour que cette légère esquisse ne fut pas trop défectueuse. Et

d'ailleurs, les ancêtres n'ont-ils rien à nous apprendre ? est-il bien vrai que nous ne puissions nous égarer sur la route que nous suivons en nous éloignant d'eux ? ou plutôt, n'est-ce point la fatuité philosophique qui, dans un temps où l'expérience n'avait pas appris à reconnaître tout le faux de certaines théories exprimées en des termes pompeux, a fait dire, à l'auteur des *Ruines*, « que « rappeler les jours anciens, c'est louer les morts « en haine des vivants, et battre les enfants avec les « ossements de leurs pères [1] ». — Enfin, Messieurs, je vous ai récité quelques traits des écrits sacrés des Hébreux et un petit nombre de ces hymnes magnifiques qu'ils chantaient dans leurs solennités, parce que mon travail aurait été tout-à-fait incomplet, si je ne vous eusse parlé de ce qui imprimait à ces solennités un caractère si élevé et si touchant ; et que d'ailleurs, ces hymnes me semblent donner une idée de la hauteur à laquelle l'ame de

---

[1] Les *Ruines*, chap. XIII.

Les personnes accoutumées à réfléchir n'ont sans doute pas besoin que je leur fasse remarquer que la méthode *auto-didactique*, inventée par Jacotot, et qui n'a pu s'établir dans nos écoles, graces à la raison qui semble revenir parmi nous comme une illustre exilée, n'était qu'une des applications de la maxime prétendue philosophique de Volney, à l'éducation de l'enfance.

l'homme peut atteindre quand elle veut se rapprocher de celui dont elle est l'image. — Saint Clément d'Alexandrie, sorti de la célèbre école que rappelle son nom, disait aux Grecs que la philosophie les avait disposés à apprécier la grandeur de la science qui surpasse toutes les autres sciences [1]. Ne puis-je pas dire ici la même chose de l'étude des belles-lettres et des beaux-arts ? car il y a une étroite alliance entre ce qui est vrai et ce qui est beau, alliance qui se confirme et se renouvelle tous les jours dans le cœur de l'homme de bien, que Platon avait sentie, et dont il a voulu expliquer la raison, en disant que *le beau n'est que la splendeur du vrai*.

---

[1] *Stromates*, livre I, page 282, in-f°, 1641.

FIN.